[Bac blanc de français](http://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/2012/index.php) série L, sujet national 2012

**Objet d’étude :**

**Vers un espace culturel européen : Renaissance et humanisme**

Corrigé de la question

***Ce corrigé a été rédigé par Jean-Luc.*** <http://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/2012/sujet-l.php>

***Quelles qualités des peuples du Nouveau Monde les textes proposés mettent-ils en relief ?***

Pour plusieurs historiens, la Renaissance aurait eu son point de départ conventionnel en 1492 quand Christophe Colomb découvrit l’Amérique. Ce Nouveau Monde fut en effet un levier puissant pour faire évoluer le paradigme de la civilisation judéo-chrétienne et contribuer aux fondements de l’humanisme naissant. Les trois premiers textes du corpus se situent dans le siècle qui suivit la rencontre des Amérindiens : Jean de Léry relate quelques-unes de ses expériences dans *l’Histoire d’un voyage fait en la terre du Brésil* de 1578. Michel de Montaigne, dans le chapitre « Des coches » tiré des *Essais*, dix ans après, nous livre ses réflexions sur le choc des civilisations. Le dernier a été écrit quatre cents ans plus tard. Claude Lévi-Strauss manifeste dans *Tristes Tropiques*, paru en 1955, son empathie d’ethnologue pour des peuples abîmés. Toutes ces pages délivrent une appréciation des populations autochtones que les Européens civilisés d’alors appelaient avec condescendance des « sauvages ». Ces extraits sont remarquables en ce qu’ils prennent le contre-pied du jugement courant. Quelles qualités des peuples du Nouveau Monde les textes proposés mettent-ils donc en relief ?

Les auteurs s’accordent à apprécier les indigènes non dans l’absolu, mais par comparaison avec les vieilles nations civilisées de l’Europe. Ils sont frappés par leur naturel. Les Tupinambas de Léry se laissent aller à leur curiosité ; en grands enfants, ils se livrent à d’étonnantes démonstrations d’intérêt pour leurs visiteurs en essayant certaines pièces de leurs vêtements. Léry sait dépasser sa surprise et reconnaît qu’ils « reçoivent fort humainement les étrangers ». De même Montaigne porte à leur crédit « la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues », ainsi que leur « amitié et […] bonne foi » qui les a laissés démunis face à l’avidité des colonisateurs. Les Nambikwaras forcent l’admiration de Lévi-Strauss : sans fausse pudeur, les époux savent se témoigner leur affection et copulent en toute innocence. Cette transparence, cette candeur traduisent une « immense gentillesse, une profonde insouciance, […] l’expression la plus émouvante et la plus véridique de la tendresse humaine. » Ces êtres vivent en accord avec leur milieu naturel. Léry reconnaît implicitement qu’ils se contentent de leur pain quotidien sans chercher à surexploiter les ressources environnantes, sans thésauriser. Montaigne et Lévi-Strauss leur accordent une absence d’esprit de lucre, Léry les voit honnêtes. Montaigne apprécie en outre leur rectitude morale, leur sens religieux, leur générosité. Cette naïveté bienveillante n’est pas pour autant stupidité. Léry admet le bon sens de son interlocuteur qui « n’était nullement lourdaud », Montaigne souscrit également à ce que « [ces hommes] n’[…]étaient nullement inférieurs en clarté d’esprit naturelle et en justesse [d’esprit] ». Il les crédite en outre d’un sens artistique et d’une grande « habileté » artisanale. De même il admire leur « courage » face à l’adversité qui supporte sans peine la comparaison avec les stoïciens de l’Antiquité. Ainsi pour l’essentiel les Amérindiens manifestent-ils un autre système de valeurs profondément humain alors même que leur « franchise » les a « trahis ».

Les trois auteurs éprouvent une honte diffuse ou déclarée pour ces colonisateurs qui ont saccagé des civilisations frustes ou brillantes, mais toujours vraies. On sent poindre chez eux une culpabilité chrétienne, la « nostalgie d’une unité perdue », le regret d’un paradis. Léry et Montaigne ont ainsi contribué à façonner le [mythe du bon sauvage](http://elisabeth.kennel.perso.neuf.fr/le_mythe_du_bon_sauvage.htm), à alimenter le débat entre nature et culture. Renouvelant le mythe de l’âge d’or, ils ont intensifié ce regret d’un ailleurs qui aurait échappé à la faute originelle.

Corrigé du commentaire (1° texte de Jean de Léry)

***Ce corrigé a été rédigé par Jean-Luc.*** <http://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/2012/sujet-l.php>

**Introduction :**

La découverte de l’Amérique par Christophe Colomb en 1492 entraîna de multiples expéditions en provenance des royaumes européens vers ces terres nouvelles réputées riches. C’est ainsi que Villegagnon reçut en 1555 mandat d’Henri II pour installer une colonie au Brésil où les Protestants français pourraient exercer librement leur religion. Le récit de l’expédition, *Histoire d’un voyage fait en la terre de Brésil*, a été écrit en 1578 par l’un de ses membres, l’artisan et étudiant en théologie Jean de Léry. Le texte à étudier est tiré du chapitre XIII. Il s’agit d’un dialogue entre l’auteur et un vieil indien Tupinamba. Ce texte remplit des fonctions explicatives et argumentatives. L’échange qu’il rapporte relève du [discours épidictique](http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/epidictique.php). Il appartient au registre oratoire. L’extrait est censé satisfaire notre curiosité pour ces populations lointaines et développer notre connaissance d’une culture « sauvage ». En quoi est-il donc un texte représentatif de l’humanisme de la Renaissance ? Nous verrons comment Jean de Léry nous présente les deux protagonistes, puis quelle est la teneur du débat avant de conclure sur la contribution humaniste de cet extrait.

**Développement :**

**I. *Un voyageur opposé à un discoureur***

Ce texte met en scène la rencontre entre deux personnages : l’auteur qui participe à une expédition au Brésil et un vieil indien Tupinamba.

**A. Jean de Léry**

Le voyageur est soucieux de bien **se faire comprendre** d’une personne qu’il juge très éloignée de son environnement culturel, aussi s’efforce-t-il de « lui parler de choses qui lui [so]nt connues ». Il essaie de **répondre clairement** aux questions qui lui sont posées. Il fait donc preuve de **pédagogie** et permet ainsi à l’échange de se développer. Il se prend au jeu de la discussion qui s’ensuit en essayant de persuader son interlocuteur. Au final, il veut rester le **rapporteur** de ce que « sommairement et au vrai » il a « ouï ». En témoin fidèle qui reconnaît aussi que sa relation est une transcription, il se comporte en **scientifique**, en précurseur des ethnologues.

**B. Le vieux Tupinamba**

L’indien possède les qualités et les défauts de son peuple. Il est d’abord « **ébahi** » du comportement des étrangers ce qui le conduit à se montrer **curieux**, à chercher à en savoir plus. C’est pourquoi il sollicite Léry. C’est « un vieillard » ce qui [connote](http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/connotation.php) a priori la **sagesse**. Mais comme ses congénères « **grands discoureurs** » il se montre aussi bavard impénitent. Cependant son insistance n’est pas logorrhée car il « poursui[t] fort bien [son] propos jusqu’au bout ». Il fait même preuve de **beaucoup d’esprit** ce que Léry lui reconnaît par la [litote](http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/litote.php) « lequel comme vous jugerez n’était nullement lourdaud ».

**II. *L’exploitation et la possession des biens terrestres***

Les deux protagonistes vont débattre de l’exploitation et de la possession des biens terrestres à propos de la coupe de l’« Arabotan, c’est-à-dire bois de Brésil ». Quelles sont donc les thèses en présence ?

**A. L’accord primaire avec la nature**

Le Tupinamba n’accorde pas d’autre **valeur** qu’**utilitaire** à l’arbre. Ce bois sert principalement au chauffage. Il est utilisé en outre pour obtenir cette teinture rouge qui a donné son nom au Brésil. L’indien comprend donc mal ce qui pousse les étrangers à « veni[r] de si loin pour quérir du bois pour [se] chauffer ». Averti de la valeur marchande que les commerçants attribuent à ce bois précieux, il ne peut admettre la spéculation sur cette matière première. Il la dénonce au moyen de plusieurs arguments : les dangers encourus n’en valent pas la peine. Le gain résultant n’est pas sûr. Les étrangers ne font pas confiance à la Nature. Le Tupinamba professe une **sagesse naturelle** pleine de **bon sens** et de **mesure**. Pour lui donc les Français sont de « grand fols », des êtres déraisonnables.

**B. L’avidité des étrangers**

À l’opposé, les Européens font preuve **d’avidité** en amoncelant au-delà de leurs besoins. Cette thésaurisation est soulignée par un **rythme accumulatif**. Léry donne l’exemple de « tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges, voire même […] de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n’en avez jamais vu ». Cependant il ne se désolidarise pas tout à fait de ses compatriotes : reconnaît-il implicitement leur curiosité, leur esprit d’entreprise, leur sens du risque ? En tout cas, après avoir tenté en vain de persuader son interlocuteur, il ne s’exprime plus. Est-ce à dire que son silence vaut acquiescement ? Nous pourrions penser plutôt que les paroles du vieillard ont alimenté sa propre méditation et qu’il laisse à son lecteur le soin de prendre position.

**III. *Un point de vue humaniste***

Ce dialogue est très instructif sur le mode de pensée des humanistes.

**A. Maître et élève**

Nous pouvons tout d’abord relever que la discussion s’inscrit dans un rapport de maître à élève. Au début, la demande du « sauvage » le place dans une relation de dépendance à l’égard de celui qu’il a sollicité. Léry répond comme un professeur qui prend soin de fournir des éléments compréhensibles, des explications complètes et détaillées. Mais à partir du moment où il se rend compte que son interlocuteur a assimilé rapidement la leçon, qu’il a « bien retenu ce qu’[il] venai[t] de dire », c’est à son tour de subir l’ascendant du vieillard tout auréolé de sa sagesse. Léry devient son disciple attentif et muet. On peut remarquer également que la réflexion progresse par des questions comme dans la [maïeutique](http://www.cnrtl.fr/definition/ma%C3%AFeutique).

**B. L’ouverture d’esprit**

Au cours de l’entretien, nous nous rendons compte que les personnes manifestent une grande ouverture d’esprit. Chacune s’efforce de comprendre l’autre, la laisse s’exprimer complètement. Léry respecte les « sauvages », s’il les dénomme initialement par une affectueuse condescendance « nos Tupinambas », il admet finalement la pertinence des propos « d’un pauvre sauvage américain » où la litote ironique doit éviter de heurter les susceptibilités européennes.

**C. L’usage universel de la raison**

Cependant les marques les plus significatives de l’esprit humaniste résident dans la reconnaissance d’un **principe rationnel** chez tous les hommes, ce que René Descartes exprimera un siècle plus tard dans le *Discours de la méthode* : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée […] La puissance de bien juger, et distinguer le vrai d’avec le faux, qui est proprement ce qu’on nomme le bon sens, ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes. » Léry, quant à lui, par son mutisme et son éloge final, reconnaît implicitement sa défaite devant la **radicalité naïve** du « pauvre sauvage ». La sagesse de l’indigène ressemble à la morale naturelle et aux préceptes évangéliques. L’étudiant en théologie protestant a dû être sensible à ces confluences d’autant plus que le courant évangéliste avait préparé le terrain dans la vieille Europe judéo-chrétienne en professant le sens littéral de la *Bible*. Certaines formulations se rejoignent étrangement. « Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? » avec le « fol » qui suit ne rappellent-ils pas Luc 12, 20 : « Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il ? ». Plus loin « La terre qui vous a nourris n’est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? » ne serait-elle pas une version païenne de Matthieu 6, 26 : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n’amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu’eux ? » S’agit-il de simples coïncidences ou de la reformulation « chrétienne » d’une sagesse païenne ? Il est probable que l’étudiant a retrouvé chez ces Amérindiens des « hommes de bonne volonté », qu’il a reconnu en eux des frères bien disposés qui savent « aim[er] et chéri[r] ». C’est pourquoi il conclut « Voilà sommairement et **au vrai** le discours que j’ai ouï ». Lui aussi est doublement apôtre, d’abord en témoin véridique de ce qu’il a entendu et rapporté pour l’édification de ses lecteurs, mais aussi en envoyé pour la conversion des païens. Ainsi triomphe **l’optimisme** devant l’unité de la condition humaine, devant ces « sauvages » qui connaissent le **bonheur paisible** d’une vie selon la Nature. Ils vivent dans la confiance une relation avec une entité qui les dépasse : « sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela ». Le jeune homme, possible victime du rigorisme protestant, a-t-il alors secrètement envié le sort des Tupinambas ?

**Conclusion :**

Léry nous livre un souvenir finalement ambigu. Dans quelle mesure sa culture chrétienne a-t-elle plus ou moins consciemment coloré les faits et les propos ? Sa relation qui se veut objective est caractéristique de l’[humanisme](http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/humanisme.php) de la Renaissance. Le voyageur essaie autant qu’il le peut d’observer sans juger. Cette ouverture d’esprit, ce respect de l’autre même différent, cette croyance en l’unité de la nature humaine sont vraiment remarquables en ce XVIe siècle ensanglanté par les guerres de religion. Les événements douloureux qui ont marqué le royaume de France ont sans doute infléchi la rédaction ultérieure du voyage. Léry n’en a que plus de mérite à croire dans la fraternité entre les hommes, à louer cette raison qui est bon sens, sagesse naturelle mais aussi modération. Son œuvre a inspiré notamment Montaigne dans son chapitre [« Des cannibales »](http://www.etudes-litteraires.com/forum/topic2242-montaigne-essais-i-chapitre-31-des-cannibales.html), ses Tupinambas ont été un des premiers maillons du mythe des populations sauvages édéniques. Lévi-Strauss, dans [*Tristes Tropiques*](http://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/2011/corrige-commentaire-serie-l.php), a voulu reconnaître en lui un des premiers ethnologues. Léry n’est certes pas un grand écrivain, mais il a joué un rôle important dans l’histoire des idées.

Corrigé de la dissertation

***Ce corrigé a été rédigé par Jean-Luc.*** <http://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/2012/sujet-l.php>

**Sujet :**

***Dans le premier livre des Essais, Michel de Montaigne explique que, pour se former, il faut « frotter et limer notre cervelle contre celle d’autrui ». En quoi peut-on dire que l’humanisme, à la Renaissance, se caractérise par une ouverture à l’autre et une interrogation sur l’autre ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus et sur vos connaissances et lectures personnelles.***

**Introduction**

**P**our plusieurs historiens, la Renaissance aurait eu son point de départ conventionnel en 1492 quand Christophe Colomb découvrit l’Amérique. Ce Nouveau Monde fut en effet un levier puissant pour faire évoluer le paradigme de la civilisation gréco-latine et judéo-chrétienne. Il contribua aux fondements de [l’humanisme](http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/humanisme.php) naissant. Cette découverte de l’altérité et de la différence avait déjà été préparée autant par les voyageurs médiévaux que par les contacts économiques et culturels avec les civilisations orientales. [Michel de Montaigne](http://www.etudes-litteraires.com/montaigne.php) qui, pour constituer ses propres conceptions, a beaucoup lu les auteurs antiques comme les écrivains contemporains, a pu écrire dans ses *Essais* qu’il était essentiel de « frotter et limer notre cervelle contre celle d’autrui ». En quoi l’humanisme de la Renaissance peut-il donc être caractérisé par cet accueil de la différence chez l’autre et le profit qu’il en espère ? Nous verrons d’abord comment l’humanisme a évolué sous l’influence de son ouverture d’esprit, puis en quoi il a cru en l’unité du genre humain, enfin dans quelle mesure il a été capable de porter un regard critique sur la culture européenne.

**Développement**

***I.* L’ouverture d’esprit**

Il convient d’abord de préciser que le terme d’humanisme a pu recouvrir deux sens assez différents.

**A. L’évolution de l’humanisme**

En effet si la Renaissance renouvelle l’idée selon laquelle l’homme se conçoit lui-même, cette conception évolue fortement selon les lieux et les moments, de l’humanisme florentin du XVe siècle aux *Essais* de Montaigne. C’est que l’horizon culturel s’est considérablement élargi. Le monde s’est ouvert à de nouveaux continents, un nouveau système économique, le capitalisme, est en train de naître, la Réforme remet en cause le dogmatisme catholique. Confronté à ce tourbillon de nouveautés, l’humanisme ne peut plus rester une attitude intellectuelle ou idéologique. Il va devenir lui-même quête du sens nouveau à donner aux événements, interrogation perpétuelle au sujet des troubles qui pourraient ébranler sa foi dans l’homme, « animal politique » selon Aristote. Le premier sens chronologiquement a désigné ces lettrés qui ont consacré leurs énergies à l’étude et à l’enseignement des « humanités », c’est-à-dire de la grammaire et surtout de la rhétorique latine et grecque. La chute de l’empire romain d’Orient a conduit ces érudits à venir chercher refuge en Italie, elle a aussi permis le développement de l’humanisme au sens de l’étude des textes de l’Antiquité gréco-latine, première activité de ces savants. Le second sens désigne le courant culturel, philosophique et politique qui a découlé de cette fréquentation des auteurs anciens et de leur confrontation avec des écrits plus modernes ou provenant d’autres courants de pensée. Cette deuxième acception définit un regroupement de qualités intellectuelles, sociales, affectives, propres à la « nature humaine ». L’humanisme conçu alors comme une ouverture au monde contemporain, une approche encyclopédique, une remise en question générale de la tradition devient un courant de pensée idéaliste et optimiste qui met l’Homme au centre du monde. L’humaniste devient le défenseur et le promoteur de toutes ces valeurs humaines capables de régénérer la vieille humanité déchue dans la barbarie pour avoir oublié les leçons des maîtres antiques ou les enseignements littéraux du Christ.

**B. La curiosité d’esprit**

Dans ses deux sens, l’humanisme a été caractérisé en premier lieu par la curiosité intellectuelle, le désir d’apprendre pour comprendre. Si le premier terrain d’étude a consisté dans l’édition et l’interprétation des écrivains de l’Antiquité, il s’est vite élargi aux langues vernaculaires, aux textes d’autres traditions. [Pic de la Mirandole](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pic_de_la_Mirandole) a complété ses centres d’intérêt religieux et philosophique par l’examen de la Kabbale. Vinci se montre éclectique en se passionnant pour l’art, l’architecture, la science et les techniques, alliant recherche conceptuelle et application pratique. [Rabelais](http://www.etudes-litteraires.com/rabelais.php) poursuit conjointement une formation médicale et des activités littéraires. Cet élargissement du domaine des connaissances apparaît notamment dans les conceptions pédagogiques des humanistes. Même s’ils privilégient la culture à la nature, ils veulent d’abord faire confiance à l’intelligence. Rabelais dénonce dans *Gargantua* l’éducation traditionnelle qui s’appuie sur le dogmatisme religieux sclérosant et propose en contrepartie une voracité intellectuelle métaphorique digne de son géant. C’est surtout la découverte du Nouveau Monde qui oblige les humanistes à concevoir une autre vision de la Terre, une autre idée de l’homme en raison de son existence en dehors de l’Europe, des confins orientaux ou des tribus sauvages des côtes africaines. Après la rencontre des peuplades amérindiennes, les écrivains doivent admettre des entités culturelles « sauvages » même si elles les déroutent de prime abord. [Léry](http://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/2012/corrige-commentaire-l.php) n’hésite pas à se mêler aux Tupinambas pour découvrir leurs coutumes parfois étranges et leur artisanat fondé sur l’« Arabotan, c’est-à-dire bois de Brésil ». Dans ses *Essais*, Montaigne se fonde sur les témoignages qu’il a lus, en particulier la relation du voyage de Léry, pour étayer sa connaissance des indigènes. Ces auteurs se plaisent à souligner une même curiosité chez les « sauvages » rencontrés. Les Amérindiens de Léry donnent, comme de grands enfants libre cours à leur intérêt pour leurs visiteurs en essayant certaines pièces des vêtements portés par les Européens. De même [Montaigne](http://www.etudes-litteraires.com/bac-francais/2012/sujet-l.php) porte à leur crédit « la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues ».

**C. L’esprit d’observation**

Le deuxième humanisme ne se contente donc plus seulement des livres, mais donne une large part à l’expérience. C’est ce qu’affirme péremptoirement, quatre siècles plus tard, Antoine de Saint-Exupéry quand il écrit dans le préambule de *Terre des hommes* : « La terre nous en apprend plus long sur nous que les livres », corrigeant peu après « un spectacle n’a point de sens, sinon à travers une culture, une civilisation, un métier ». Le nouvel humaniste ne se satisfait plus seulement des leçons des anciens temps mais veut aussi tenir compte des réalités contemporaines. Rabelais met sous la plume de Gargantua qui écrit à son fils Pantagruel des propos très novateurs : « mon fils, je t’engage à employer ta jeunesse à bien progresser en savoir et en vertu. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon : l’un par un enseignement vivant et oral, l’autre par de louables exemples peuvent te former. » ([*Pantagruel*, chapitre 8](http://www.etudes-litteraires.com/forum/topic4111-rabelais-pantagruel-chapitre-8.html)) Pour la première fois, l’éducation de la vie est considérée aussi utile et formatrice que la culture livresque. Ainsi s’établissent des allers et retours incessants entre observation et interprétation, entre culture traditionnelle et appropriations nouvelles. Montaigne s’inspire de Platon pour concevoir un enseignement dialogué où des exemples divers et des cas concrets permettent de faire surgir progressivement un concept ou la résolution d’un problème. N’appelle-t-il pas d’ailleurs le dernier chapitre des *Essais* « De l’expérience », confirmant par là son parcours intérieur où la vie quotidienne, les lectures et les impressions se combinent en autant de leçons pour lui-même et ses lecteurs ?

**D. Le refus des préjugés**

Cet humanisme manifeste également son ouverture d’esprit par le refus des préjugés. Un des thèmes essentiels de *Gargantua* est sans conteste un réquisitoire contre les lourdeurs d’un enseignement sorbonnard figé dans ses dogmes intangibles car réputés d’origine divine. Chez Rabelais, l’éducation du jeune prince recourt à peu de dogmatisme, l’enseignement adopte les cycles de dame Nature : en bon paysan, le précepteur se sert familièrement des incidents du jour, de la saison présente. Montaigne, lui aussi, n’a pas de mots trop forts contre ce dogmatisme. C’est lui qui dans le chapitre [« De l’institution des enfants »](http://www.etudes-litteraires.com/forum/topic4581-montaigne-essais-i-26-de-linstitution-des-enfants.html) recommande « un conducteur qui eust plutost la teste bien faicte que bien pleine ». Pour lui, l’esprit critique et l’usage de l’intelligence doivent précéder l’acquisition du savoir. De même Montaigne renonce à l’outil dialectique, aux commodités du syllogisme, base de toute discipline au Moyen-âge. Il leur substitue, comme Rabelais, l’appréhension directe de la réalité, l’observation de la nature vivante ; il conduit cette approche avec de plus en plus de rigueur au fur et à mesure que l’intelligence de l’écolier se développe.

Ce désir d’apprendre, ce passage des informations reçues au crible de l’intelligence, la rencontre d’usages différents conduisent naturellement à la remise en cause des acquis, de l’équilibre fragile des connaissances pour déboucher sur un scepticisme raisonnable, une mise en doute systématique avant un début d’appropriation. Chez Montaigne, le scepticisme est bien la conséquence du réalisme. Chez lui, nulle affirmation que toutes les vérités se vaudraient, ce doute systématique est seulement la manière la plus sûre de se prémunir contre les dérèglements de l’imagination, fonctionnement spontané de l’esprit humain. Douter permet de progresser dans une science pratique car « la peste de l’homme, c’est l’opinion de savoir ». Montaigne résume sa démarche par sa célèbre devise « Que sais-je ? » montrant par là son ouverture à toute nouvelle connaissance contradictoire.

***II.* La croyance en l’unité du genre humain**

Cette ouverture à la réalité vivante entraîne une conviction immédiate chez l’humaniste de la Renaissance, celle de l’unité du genre humain. Elle s’impose comme une évidence au philosophe : « chaque homme porte la forme entière de l’humaine condition » (*Essais*, livre 3).

**A. La raison**

Cette reconnaissance de l’unité fondamentale du genre humain repose sur l’identification d’un principe rationnel chez tous les hommes, ce que René Descartes exprimera un siècle plus tard dans le [*Discours de la méthode*](http://www.etudes-litteraires.com/forum/topic20829-descartes-discours-de-la-methode-le-bon-sens-est-la-chose-la-mieux-partagee.html) : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée […] La puissance de bien juger, et distinguer le vrai d’avec le faux, qui est proprement ce qu’on nomme le bon sens, ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes. » Léry découvre beaucoup d’esprit chez le vieux Tupinamba, il lui reconnaît ce bon sens par la [litote](http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/litote.php) « lequel comme vous jugerez n’était nullement lourdaud ». Montaigne n’est pas en reste : « La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux montrent que [ces prétendus sauvages] ne nous étaient nullement inférieurs en clarté d’esprit naturelle et en justesse [d’esprit]. » Bien que présentant des us et coutumes étonnamment différents, ces Amérindiens peuvent être reconnus comme des égaux en nature. Ce qui les rapproche des Européens, l’usage universel de la raison, est plus fort que ce qui les en éloigne, les usages sociaux.

**B. La possibilité de la confrontation**

Cette faculté de raisonner rend la confrontation des idées possibles, une fois qu’ont été levés les obstacles liés à la langue et aux différences des rites sociaux. Sûrs de se référer à des principes universels, conscients de leur égalité naturelle, les protagonistes peuvent se lancer dans l’échange de leurs opinions, construire des argumentations admissibles par leurs contradicteurs. Les différences trouvent leur explication et peuvent alors être surmontées à défaut d’être dépassées. Le dialogue entre Léry et le vieux Tupinamba est très éclairant. La considération attribuée à l’Arabotan trouve son origine dans la profusion du matériau au Brésil et dans son absence en Europe. Son appréciation différente révèle en outre des systèmes de valeur très éloignés, des rapports avec la terre très dissemblables selon que les besoins vitaux primaires sont plus ou moins bien satisfaits. Le mépris pour les « sauvages » peut faire place à une franche admiration. Léry les respecte ; s’il les dénomme initialement par une affectueuse condescendance « nos Tupinambas », il admet finalement la pertinence des propos « d’un pauvre sauvage américain » où la litote ironique doit éviter de heurter les susceptibilités européennes. Montaigne les crédite d’un sens artistique et d’une grande « habileté » artisanale. De même il admire leur « courage » face à l’adversité qui supporte sans peine la comparaison avec les stoïciens de l’Antiquité. Cet usage de la raison est pour ces écrivains de la Renaissance non seulement le signe évident d’une civilisation mais encore le meilleur chemin vers la vertu. La confrontation, si elle est reconnue possible, va devenir souhaitable. Elle va être recherchée pour éprouver la solidité des connaissances et des valeurs. Léry place la discussion avec le vieux Tupinamba dans un rapport de maître à élève. Au début, la demande du « sauvage » le place dans une relation de dépendance à l’égard de celui qu’il a sollicité. Léry répond comme un professeur qui prend soin de fournir des éléments compréhensibles, des explications complètes et détaillées. Mais à partir du moment où il se rend compte que son interlocuteur a assimilé rapidement la leçon, qu’il a « bien retenu ce qu’[il] venai[t] de dire », c’est à son tour de subir l’ascendant du vieillard tout auréolé de sa sagesse. Léry devient son disciple attentif et muet. On peut remarquer également que la réflexion progresse par des questions comme dans la maïeutique. Ponocrates, dans *Gargantua*, propose une éducation véritablement socratique, où l’intelligence du maître et celle du disciple se pénètrent. Montaigne recommande dans ses *Essais* de « frotter et limer notre cervelle contre celle d’autrui ».

**C. La fraternité spirituelle, l’optimisme**

Ces auteurs humanistes reconnaissent non seulement la raison en tout homme, mais encore une « image » de Dieu selon leur foi chrétienne qui s’appuie sur les enseignements de la *Genèse*. Cette conviction n’allait pourtant pas de soi. Les premiers colons espagnols avaient réduit en esclavage les peuplades américaines en voyant dans leurs membres des êtres dénués d’âme à la manière des bêtes. Ce comportement inhumain fut dénoncé par de courageux religieux catholiques comme Frey Antonio de Montesinos, puis Bartholomeo de Las Casas, au nom de la fraternité dans le Christ. Les auteurs de la Renaissance ont ainsi pu voir dans les « sauvages » la présence d’une morale naturelle comme antérieure au péché originel. Léry, imbibé d’exégèse calviniste et porté par le courant évangéliste qui avait professé le sens littéral de la *Bible*, est conforté dans sa foi, cette unique vérité qui conduit sa vie. La sagesse de l’indigène ressemble aux préceptes évangéliques. Certaines formulations se rejoignent étrangement. « Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? » avec le « fol » qui suit ne rappellent-ils pas Luc 12, 20 : « Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il ? ». Plus loin « La terre qui vous a nourris n’est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? » ne serait-elle pas une version païenne de Matthieu 6, 26 : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n’amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu’eux ? » S’agit-il de simples coïncidences ou de la reformulation « chrétienne » d’une sagesse païenne ? Il est probable que l’étudiant a retrouvé chez ces Amérindiens des « hommes de bonne volonté », qu’il a reconnu en eux des frères bien disposés qui savent « aim[er] et chéri[r] ». C’est pourquoi il conclut « Voilà sommairement et au vrai le discours que j’ai ouï ». Il se montre doublement apôtre, d’abord en témoin véridique de ce qu’il a entendu et rapporté pour l’édification de ses lecteurs, mais aussi en envoyé pour la conversion des païens. Montaigne, lui aussi, fait l’éloge des Amérindiens chez qui se rencontrent « la dévotion, l’observance des lois, la bonté, la libéralité, la franchise ».

Ainsi triomphe l’optimisme devant l’unité de la condition humaine, devant ces « sauvages » qui connaissent le bonheur paisible d’une vie selon la Nature. Ils vivent dans la confiance une relation avec une entité qui les dépasse : « sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela ». Ces peuples respectent en tout point les commandements du Décalogue. Ils semblent vivre dans la familiarité de Dieu comme au jardin d’Éden.

***III.* La comparaison critique avec les Européens**

Ce tableau des peuplades d’Amérique paraît quand même utopique. Léry avait rapporté l’anthropophagie des Tupinambas que Montaigne a relativisée dans son chapitre [« Des cannibales »](http://www.etudes-litteraires.com/forum/topic2242-montaigne-essais-i-chapitre-31-des-cannibales.html). Ce même Montaigne ne voit plus dans les victimes des conquistadors ces tribus cruelles qui se livraient à des sacrifices humains. En fait le point de vue a été déformé par le désir de dénoncer les excès des conquérants et des colonisateurs. La naïveté des Amérindiens devait faire ressortir la duplicité des Européens.

**A. La cupidité, le mensonge**

Montaigne se sert en effet des peuples d’Amérique centrale pour blâmer tous les manquements et les vices de la civilisation européenne. Il dénonce le mauvais usage de la science et des techniques, la barbarie de reîtres incapables de reconnaître un art authentique chez les Aztèques. Plus grave, Montaigne souligne la cupidité, le mensonge, des conquérants qui ont abusé de la crédulité et de la franchise des indiens par « une apparence d’amitié et de bonne foi ». Les « sauvages » servent de repoussoir. Le véritable projet du moraliste est de corriger les dérives de ses compatriotes.

**B. L’incohérence**

Il faut comprendre que l’optimisme humaniste a été fort meurtri par les atrocités des guerres de religion. Le Troisième Livre des *Essais* est rédigé en plein paroxysme du conflit civil. La folie qui s’y déchaîne est en fait une constante humaine. Faute de bonne éducation, les chrétiens se montrent infidèles et intolérants. Ils sont inconséquents avec les *Évangiles*. Chez eux, la vérité ne peut se manifester car la mesure et la vertu ont été obscurcies.

**Conclusion**

L’humanisme, issu d’un retour aux sources littéraires et morales de l’Antiquité, a évolué progressivement vers un esprit d’indépendance à l’égard de toutes les rigidités dogmatiques médiévales. Les changements survenus au cours des XVe et XVIe siècles, en particulier la Réforme, la découverte de nouveaux continents, les progrès de la médecine et de l’astronomie, ont permis de susciter chez quelques intellectuels un goût prononcé pour l’exercice de la raison et de la tolérance. Ces écrivains pétris de culture antique, curieux de tout, attentifs aux réalités contemporaines nouvelles ont cru en l’unité supérieure du genre humain malgré les différences apparentes ou les folies meurtrières. Cet accueil de la différence chez l’autre et le profit intellectuel qu’elle en espérait ont donc bien constitué un des principaux moteurs de la pensée humaniste de la Renaissance. Inspirés par un véritable esprit chrétien, ces écrivains ont été amenés à dénoncer les excès d’une nature humaine qui avait oublié ses limites et ses liens avec le sacré. Ils ont préparé l’avènement d’une intelligentsia européenne. Ils ont posé les fondements d’un culte de la raison qui a, par la suite, revendiqué son autonomie dans le libertinage intellectuel, puis s’est émancipé avec force au cours du [Siècle des Lumières](http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/lumieres.php). Parallèlement, ces penseurs ont été conduits par leurs observations et leurs réflexions à devenir un peu plus chaque jour des moralistes attentifs à dénoncer les dérives des sociétés dont ils étaient issus. Les auteurs de la Renaissance ont stigmatisé le fanatisme cruel des guerres de religion, la cupidité des colonisateurs qui ont saccagé des civilisations frustes ou brillantes, mais toujours vraies. Au nom d’une culpabilité chrétienne, de la « nostalgie d’une unité perdue », d’un paradis plus conceptuel que réel, ils ont contribué à façonner le [mythe du bon sauvage](http://www.etudes-litteraires.com/forum/topic20355-le-mythe-du-bon-sauvage.html), à alimenter le débat entre nature et culture. La confrontation critique entre civilisations qu’ils ont rapportée dans leurs écrits a permis aux siècles suivants l’éclosion d’un genre nouveau, celui du voyage fictif et satirique d’étrangers en Europe cette fois : *Les Lettres persanes* de Montesquieu, [*L’Ingénu* de Voltaire](http://www.etudes-litteraires.com/voltaire-ingenu.php) pouvaient dénoncer commodément les incohérences de la société d’Ancien Régime…

Pistes pour le corrigé du sujet d’invention

***Quelques années plus tard, l’un des Indiens Tupinambas qui avait reçu Jean de Léry (texte B) raconte à son peuple, lors d’une cérémonie publique, l’arrivée et le séjour de cet Européen dans leur village du Brésil.***

**Remarques préalables :**

***Eléments attendus à respecter:***

* Reprise du texte B selon un autre point de vue. Le texte doit mettre en valeur les réactions des Indiens : étonnement, curiosité. joie.
* Décrire selon un regard extérieur et étranger la rencontre avec ce voyageur européen.
* Imaginer le séjour, les dialogues que cet étranger engage avec les villageois.
* Employer les procédés du discours et respecter le cadre énonciatif : une cérémonie publique quelques années plus tard dans le village de Yabouraci */* le statut du locuteur à préciser (un notable /un ancien qui se fait le porte-parole de son peuple) / la présence du peuple qui doit se manifester d'une manière ou d'une autre.

***Eléments de corrigé***

* Rappel des circonstances de l'arrivée de Léry, l'accueil joyeux et bienveillant qui lui a été réservé / la curiosité et l'étonnement qu'il a suscités en raison de ses traits physiques (éléments descriptifs) et de ses accessoires vestimentaires. Le jeu du déguisement. Le rappel du prénom que ses compatriotes lui ont donné. Insister sur le regard étranger.
* Les réactions étonnées du voyageur européen et son incapacité à comprendre la langue et les mœurs. L'inquiétude qu'il manifeste.
* Le séjour de l'étranger : ses efforts pour s'intégrer, apprendre la langue. Le respect qu'il manifeste à l'égard des villageois, le dialogue qu'il engage avec certains d'entre d'eux, sa volonté de comprendre et de témoigner. On peut aborder le comportement de certains européens, marchands avides qui pillent les ressources naturelles et le mépris qu'ils affichent pour ceux qu'ils considèrent comme des sauvages.

Conclusion : l'évolution du village et de ses habitants depuis l'arrivée de cet étranger. Le nombre croissant de marchands avides et violents.